Ce Supplément doit être donné gratuitement avec le numéro portant la date du lundi 1er Janvier 1900

SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE
DE L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

CAUSERIE DU DIMANCHE

par E. Lagrillière-Beauclerc

Nous nous souvenons d'avoir lu jadis, un intéressant ouvrage de Madame de Girardin intitulé : *Le Lorgnon.*

Le héros du livre était possesseur d'un lorgnon magique ayant la redoutable faculté de donner à celui qui le portait, le don de seconde vue.

Grâce à ce lorgnon, on pouvait connaître la pensée la plus intime de la personne avec laquelle on conversait.

Un député faisait-il à ses électeurs une déclaration de principe, le porteur du lorgnon voyait nettement ce qu'il fallait en croire.

Un fiancé débitait-il les choses les plus tendres à la jeune fille qu'il devait épouser, le lorgnon renseignait immédiatement son porteur sur la valeur des sentiments exprimés.

Et c'était une chose terrible que cet instrument qui faisait apparaître en toute circonstance, l'implacable vérité, trahie par des lèvres mentieuses ou par toutes les pantomimes des grimaces humaines.

Nous ne souhaiterions à personne d'avoir un pareil lorgnon à son service pendant la période des fêtes du nouvel an.

Que de mensonges se débitent ces jours-là ! que de flagorneries ! que de sottises ! que de bêtises ! et quelle dépense effroyable d'hypocrisie !

Sans avoir en notre possession le lorgnon magique et sans même être doués du sens divinatoire des élèves diplômés de Mademoiselle Lenormand, sonnambule extra-lucide, nous pouvons néanmoins donner un aperçu à peu près exact de certaines scènes qui se renouvellent invariablement chaque année, avec des modifications de forme, mais avec une parfaite similitude de fond.

Le tableau, d'ailleurs, ne manquera pas de gaieté.

SCÈNES DU JOUR DE L'AN

AU PREMIER ÉTAGE

Un neveu va rendre visite à son oncle, un octogénaire bien conservé.

L'oncle (ce qu'il dit). — Ah ! voici mon cher neveu ! Je suis bien heureux, mon garçon, de recevoir ta bonne visite.

(Ce qu'il pense). — Toi, tu viens chercher les étrennes et me conter des blagues... Quelle sangsue que ce garçon là !

Le neveu (ce qu'il dit). — Mon cher oncle, je profite du premier jour de l'année pour venir vous présenter mes hommages les plus sincères et vous souhaiter longue vie et prospérité.

(Ce qu'il pense). — Tu ne crèveras donc jamais, vieux sagouin ! Si ça n'est pas une honte de se cramponner ainsi quand on a un neveu dans la purée et des tas d'écus qui moisissent dans ses tiroirs.

Le neveu embrasse l'oncle avec toutes les apparences de la tendresse la plus vive et le vieux, avec un gros soupir, lache un billet de banque que le neveu empoche avec dextérité... en attendant la suite.

AU DEUXIÈME ÉTAGE

Sur le palier, le voisin de droite rencontre le voisin de gauche.

Le voisin de droite (ce qu'il dit). — Mon cher voisin, tous mes compliments et mes meilleurs souhaits pour l'année qui commence.

(Ce qu'il pense). — Si tu pouvais f... le camp d'ici, le plus tôt possible, toi et ta casserole de piano, vous me feriez rudement plaisir tous les deux.

Le voisin de gauche (ce qu'il dit avec un bon sourire). — Mille remerciments et permettez-moi, mon cher voisin et ami, de vous serrer bien cordialement la main. Je vous souhaite la réalisation de tous vos désirs.

(Ce qu'il pense). — Heureusement que sa pimbêche de femme n'est pas là. Il serait capable de me faire fêcher les bajoues de ce vieux plumeau.

(Note du Rédacteur. — Les bajoues d'un plumeau ! Quelle littérature !)

LA VISITE DU CONCIERGE

Le concierge, la casquette à la main, le dos arrondi dans un profond salut, bafouille : — Madame, Monsieur et la « Compania » je vous la souhaite bonne et heureuse. (Il tend la patte en creux avec un sourire qui lui fait faire une grimace et pense : — Crache tes douros, vieux pingre. On va voir ce que tu pèses.)

Le locataire. — Merci, Baptiste, de vos bons souhaits. Je les sais sincères et voici dix francs pour mettre, un bon pourlet dans votre casserole.

(*A part* — Quelle sale engeance ! Quel sale usage ! Quel sale piplet !)

LES VIDANGEURS

Les vidangeurs, fortement bottés, les cheveux pommadés au musc ou au patchouli, saluent gauchement et disent ;

« C'est nous qui sont les ceusses qui pompent chez vous, le .. la... hum ! enfin vous comprenez, Alors, nous venons pour les étrennes. »

Ce langage dépourvu de rhétorique est néanmoins parfaitement clair.

Ceux-là, du moins, n'ont aucune arrière-pensée.

Le monsieur réquisitionné dépose, avec regret, une pièce de monnaie dans la main calleuse, mais lavée, du délégué des vidangeurs. Le cortège sort en saluant et l'on entend dans la rue

un bruit de bottes, de bottes...

qui va se perdant dans les profondeurs de la maison voisine, car les bons vidangeurs s'en vaient pas une.

Toutefois, ils ont à peine emporté la monnaie du monsieur, qu'ils ont déjà dit :

— Quarante ronds ! ben mon salaud tu ne te casses rien ! Tu dépaireillerais pas la marchandise qu'on l'enlève avec nos tuyaux,

***

On pourrait continuer la série par les gaziers, les télégraphistes, les boueux, les mères du voisinage pourvues de nombreux enfants, les enfants dépourvus de mère et le défilé des loqueteux de la cour des miracles qui psalmodient des compliments de nouvel an, de la même voix qu'ils vous souhaitent, le jour de la fête nationale " un bon quatorze juillet ".

Restons-en là et contentons-nous de constater que si tout change en ce monde, les grimaces de l'humanité, en tout cas, changent fort peu.

***

Voici le hideux dégel et avec lui l'enlisement dont sont menacés ceux qui circulent pédestrement à travers les cloaques de Lille.

On pataugé en pleine bouillie noire, et plus d'un citoyen regrette les jours de belle gelée blanche où les nez passent de la pourpre cardinalesque à la teinte violette épiscopale.

Ce n'est peut-être pas pour la variété des teintes colorantes des nez que les regrets se produisent, mais il est certain qu'un froid sec vaut infiniment mieux que cette humidité pénétrante qui, entrée par la semelle des bottes, exécute des promenades rhumatismales le long des jambes et vient s'épanouir en bronchite dans les poumons.

Nous savons bien que le dégel a trouvé des avocats de talent qui ont su plaider en bons vers les circonstances atténuantes ; tel Jean Richepin, par exemple, qui s'efforce de le justifier en disant :

Les toits dégoûtent dans la rue
Leur larme salissante et drue.
Sur le nez vous tombe tout droit.
Mais les pauvres n'ont plus si froid.

Néanmoins, comme il n'est pas du tout démontré que les temps humides soient les meilleurs, même pour les pauvres gens au point de vue de la conservation de la santé, on nous permettra de demander une évolution rapide de l'aiguille du baromètre, vers l'indication : « très sec. »

Et nous ne voyons aucun inconvénient à une montée correspondante du thermomètre, afin que tout le monde y trouve son compte.

***

Il y a des gens qui attendent la fin de l'année pour boucler leur valise et filer volontairement vers un monde meilleur.

Ce phénomène, conséquence d'une certaine originalité d'esprit, s'est produit l'an dernier chez un sexagénaire fatigué de toutes les façons et qui, ne pouvant plus ni boire à sa soif, ni manger à sa faim, ni se donner les distractions dont il avait agrémenté sa jeunesse et même son âge mûr, prit le parti de se loger en ce qui lui restait de cervelle, une balle de révolver.

Notre homme avait en pendant quinze ans à se plaindre de son concierge et la considération qu'il n'était pas le seul dans ce cas, lui avait fait supporter héroïquement les portes ouvertes tardivement les nuits d'hiver, les envois de poussière dans les yeux peudant les descentes d'escalier, les lettres reinises huit jours après leur arrivée et la kyrielle des mauvais procédés dont usent les grincheux chevaliers du cordon à l'égard des locataires.

Néanmoins, notre suicidé n'avait pas voulu quitter cette terre de douleurs sans faire un testament et le 31 décembre, le notaire à qui cette date avait été fixée pour renseigner les intéressés sur les legs étrennes qui les attendaient, convoqua tous les héritiers.

Le concierge figurait sur la liste.

Grande joie dans la loge à cette heureuse nouvelle, et regrets amers du piplet d'avoir empoisonné les quinze dernières années d'existence de l'homme généreux qui, à son heure dernière, avait voulu tout oublier.

Quand les héritiers furent réunis, le testament fut solennellement ouvert.

L'un héritait de dix mille francs, l'autre de plusieurs titres de rente, un troisième des livres et des tableaux, etc. Le concierge attendait son lot, pâle d'une anxiété faite de joie et d'espérance.

Lentement le notaire lut :

« En récompense de l'urbanité de mon concierge, de ses bons procédés à mon égard et pour me prouver une preuve de ma reconnaissance, je lui lègue, la peau de mon... dos pour s'en faire un tambour ».

Ce fut la première étrenne que reçut le piplet. Depuis cette époque quand il parle de feu son locataire, il le traite cordialement et copieusement de vieille canaille.

C'est sans doute de cette aventure que date la locution employée par les congrégations à l'égard des catholiques qui ne leur laissent pas un sou pour arrondir leur magot :

« Il nous a laissé la peau ! »

On chercherait vainement cette phrase dans les oraisons funèbres de Bossuet.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

NOTES ET IMPRESSIONS

Quand la justice disparaît, il n'y a plus rien qui puisse donner une valeur à la vie des hommes. KANT.

***

La littérature : un art dont la démocratie fait un métier, EMILE BERGERAT.

***

Le paradis sur terre, ce serait les parents toujours jeunes et les enfants toujours petits. VICTOR HUGO.

Le surmenage : une légende imposée par l'effronterie des écoliers à la crédulité des mères. URBAIN GOHIER.

***

Dans le monde de l'âme, c'est la seconde floraison qui embaume le plus. MAURICE PALÉOLOGUE.

***

La vie solitaire, c'est l'affreuse misère spirituelle et matérielle, c'est l'indigence, c'est la détresse de la sauvagerie. ZOULET.

***

La noblesse de nos besoins mesure celle de notre nature, et la hiérarchie qui nous établissons entre eux est l'aveu de notre volonté. F. BRUNETIÈRE.

Le Jour de l'An à Lille

par Alphonse CAPON

Bonne année, parfaite santé ! C'est là le refrain lillois du jour de l'an et l'aurore n'a pas encore blanchi le plafond du ciel, que déjà toutes les langues en branle jacassent ce refrain à travers la ville : Bonne année, parfaite santé !

Ah mais ! Ce qu'on s'embrasse, il faut voir, en donne et on reçoit plus d'accolades que d'étrennes, prodigalités qui ne coûtent pas cher ; pourtant tous les baisers n'ont pas le même attrait ni le même goût, et s'il y a le frais baiser des jeunes filles il y a aussi le baiser rancde des belles-mères, sans compter les baisers plus ou moins mielleux des amis et connaissances, bouches d'embrasseurs qui ne demandent qu'à vous mordre à belles dents ; on s'embrasse, vous dis-je, on s'embrasse effroyablement, c'est le jour de l'embrasade universelle ! — Bonne année, parfaite santé !

Dès la veille et l'avant-veille, l'embarras commence : les logis sont lavés, de la cave au grenier, à grandes eaux ; les cuivres sont récurés, les meubles frottés, époussetés, cirés ; on met de blanches mousselines aux fenêtres, on ôte les housses des chaises aux salons et les chapelliers passent la nuit à retaper les gibus.

Bonne année ! Le jour luit, voici les laitières et l'on entend au dehors le cliquetis de leurs *charlets* de fer blanc ; commères et servantes sur le trottoir *causaient*. Des étrenneurs matinaux, déjà dérouillés, se promènent en zigzag aux *persiennes*, les facteurs passent, soufflant sous leurs charges ; il neige du papier, une nuée de cartes tombe en avalanches et les miches avec leurs lettres à fleurs et à dentelles surprennent leurs parents au sauk du lit et lisent :

Cher Papa, chère Maman
Recevez mon compliment.

Ils font des *baises* ; la mère étame laisse tomber une larme et le père une pièce de cent sous.

Brr ! Il gèle, les toits sont enfarinés, des barbes de goloches dégricolent sur la face des ruisseaux. Les familles emmitouflées, l'haleine fumante dans l'air froid, partent en visite ; mari et femme, bras dessus bras dessous, les moutards mouvés, face derrière, suçant une orange.

Vite en route, belle troupe ! Et l'on va et l'on trottine dans la ville, de quartier en quartier : — rue Saint-Sauveur : — Bonjour marraine, i'vous l'souhaite bonne et heureuse, savez ; — et vous pareil'mint min fioux — et on s'embrasse. ;— A m'voir, vous prendrez bien quelque chose, dans votre goutte à l'eau ? Merci ! Bah ! Merci oui ? Et la brave femme met les jattes sur la table, casse des tablettes, tandis que la bouillotte, jaune d'or, ronronne gaiement sur le poêle.

Rue Sainte-Catherine, — Là-bas, chez la cousine, au premier, on frappe, — personne ; elle n'est pas là ; sans doute elle est à la messe ? Tant mieux ! Tant plus vite fini. — On glisse une carte avec un gros pli, sous la porte.

Rue de Wazemmes. — Bonne année, parfaite santé, ma tante. — Et vous de même. — Allons, allons, et on s'embrasse ; la vieille a préparé des gaufres dans l'armoire et nettoyé ses verres à pied : — Voyons, asseyez-vous, qu'est-ce que vous avez allez prendre ? — Rien, merci ; vous savez ces jours-ci... Bah ! bah ! Laissez-vous faire, un petit verre de *cuiraçao*, ça ne fait pas de mal.

Dehors, la mère en chemin mouche les petits. — « maintenant, nous partons chez votre oncle ; mettez vos gants, ayez soin d'être convenables, n'est-ce pas ? Et surtout ne touchez à rien. » — Ici, dame ! C'est l'oncle à héritage, celui sur les souliers duquel on compte, vieux rentier ayant porte-cochère sur le boulevard. Derling ! On sonne, une cuisinière en bonnet à rubans noirs et à tablier blanc vous introduit dans le salon ciré et l'on patine sur des *tratactles*. — Bonjour mon oncle, veuillez agréer nos souhaits. On l'embrasse ; l'oncle met la main à son gousset et à la manière d'Harpagon prend sa tabatière— On ne peut rien vous offrir ? — Non, merci bien mon oncle. Vous savez ces jours-ci ...— Oui, oui ; je sais, allons, je n'insiste pas.

Le pinard-ti-ris semble-t-il, n'a sen-lement pas donné un sou aux enfants ! C'est qu'il se porte bien le vieux tout de même, il n'a pas encore l'air de vouloir s'en aller cette année.

Il est dix heures, des « monsieurs » en cravates blanches et queues fourches, des groupes d'officiers pimpants se rendent aux réceptions officielles. Sortant d'un estaminet de rendez-vous, ouvriers ou employés, en cortège, s'en vont chez le patron. Celui-ci les reçoit debout, le dos au feu et toujours profondément touché, les remercie de leurs voeux. — Les affaires cette année, vous le savez, ont été mauvaises, bien mauvaises, mais enfin ... il est à espérer que l'an prochain il pourra peut-être enfin... si les circonstances le permettent, croit-il leur accorder enfin... des gratifications.

Vers une heure, on dîne à la hâte, heureux quand le repas n'est interrompu que par l'arrivée d'une demi-douzaine d'étrenneurs, et la course aux visites continue l'après-midi. — Coups de sonnettes par-ci, coups de chapeaux par-là ; les conversations roulent uniformément sur le même thème : — Encore une de plus, une de moins : — comme le temps passe ! Quel rêve ! Une année, voyez-vous, monsieur, on n'est rien ; ah ! Madamé, la vie est bien peu de chose, etc, etc. Et ce soir des va-et-vient, des entrées et des sorties de cabarets, pleins de fumée et de bruits ; les *garçons* de cafés s'empressent portant des oranges emmaillotées de papiers de soie et des cigares enrubannés sur un plat ; la bière coule, certains ruissellements tièdes sillonnent les coins de trottoirs... Crèvent les chevaux de tramways ! Le *car* à vapeur crache son haleine, emportant aux faubourgs, ramenant en ville, des trains bondés de voyageurs.

Ouf ! Le soir enfin, la foule rentre au gîte lasse, éçouillée, *crêhue* ; et visiteurs et visités, chacun de maugréer en s'endormant : ah ! le jour de l'an, pristi ! Quelle scie !

ALP. CAPON.

Nos Poètes

MÉCANICIEN D'EXPRESS

En pleine campagne, à toute vitesse.
— Accroche du poing au volant qui luit,
Les sourcils collés à la vitre épaisse,
L'homme ouvre ses yeux fixes dans la nuit.

Des feux et des feux jaillissent de l'ombre,
Eclipsés soudain et d'autres encor,
Feux rouges, feux verts, feux blancs, feux sans [nombre,
Signes en éclair de vie ou de mort.

Tout s'évanouit : la gare aveuglante
Aux bâtiments noirs, qui passe en éclair,
Les feux des signaux, zébrure filante,
Et le dur fracas des viaducs de fer.

Il sent battre en lui, dans son cœur qu'il agrisent,
Les coups accrédés de son élan fougueux
Il se rue au fond du trou noir où luisent
Les deux rails tendus inflexiblement.

L'élan du piston s'enfièvre et s'enrage,
Sous la rigueur âpre et froide du vent,
L'homme sent monter l'ivresse sauvage,
Le brutal orgueil de bélier vivant.

D'être, avec son train, wagons monotones
Et machine ardente au ventre anhélant,
Un aveugle obus de cent mille tonnes
Que soude en un bloc son rigide élan.

Soudain tout dévie ; une aiguille est fausse !
Et l'homme lâchant le volant qu'il tient
La, là, devant lui, voit surgir atroce,
Le fanal sanglant de l'express qui vient.

Édouard D'HOOGHE.

ZIGZAG

Un État inconnu

Un Etat dont, sans doute, la plupart de nos lecteurs n'ont jamais entendu parler jusqu'ici, est la principauté de Ratzebourg, enclavée dans le grand-duché de Mecklembourg-Strélitz et limitrophe du territoire de Lübeck.

En l'an 1890, la susdite principauté, gouvernée autocratiquement jusque-là, fut dotée d'une Constitution et en même temps d'une représentation. Le « Landtag » se composait de quelques ecclésiastiques et de quelques représentants des populations rurales et de l'unique ville, Schœnberg. (La ville de Ratzebourg fait partie de la Prusse.)

Or, comme depuis l'avènement du régime constitutionnel les élus des peuplades agricoles de la principauté se sont refusés, avec obstination, à remplir leurs devoirs de mandataires du peuple, la Chambre ratzebourgeoise n'a jamais pu jusqu'ici, se réunir. Les affaires du pays n'en marchèrent ni mieux ni plus mal....

Mais voici que le chef irréductible de l'opposition abstentionniste du Parlement de Ratzebourg, le citoyen Bohnhoff, vient de mourir, et on prédoute fort dans la principauté, que les députés suivants, débarrassés désormais de la tutelle du citoyen Bohnhoff, ne fassent bientôt leur apparition solennelle au Palais Bourbon de l'endroit.

Les femmes dans les Universités allemandes

D'après les relevés officiels, le nombre des femmes admises à suivre les cours dans les universités allemandes, pendant le semestre d'hiver courant s'élève à 664, dont 106 à Berlin, 44 à Bonn, 47 à Breelan, 37 à Gottingue, 33 à Halle, 38 à Kiel, 14 à Konnigsberg et 8 à Marbourg.

Dans les universités bavaroises, on ne compte que 6 étudiantes (3 à Erlangen et 1 à Wurzbourg) ; dans le Wurtemberg, à Tubingue, il y en a 5, dans les universités badoises, 29 (Fribourg 16 Heidelberg 13) ; à l'université de Strasbourg, 15.

Les têtes couronnées et les cadeaux de Noël

L'Empereur d'Autriche adresse chaque année invariablement, au roi d'Italie, une caisse de 5.000 cigares.

Depuis quinze à seize ans, la princesse de Galles reçoit de la reine Victoria une magnifique broche tout en or.

Quant à cette dernière, chaque noël, elle reçoit : de l'Empereur d'Allemagne, du roi de Saxe et du duc de Coboug : une superbe hure de sanglier ; du tsar : un esturgeon royal ; du grand duc de Mecklembourg-Schevrin : un pâté de foie gras splendide ; du prince royal de Grèce : une caisse de raisins de Corinthe et d'épices ; de l'Empereur d'Autriche : une douzaine de bouteilles de Tokay ; de l'impératrice Frédéric : un simple morceau de pain d'épices, mais excellent.

Le Pape est encore le souverain qui reçoit les cadeaux les plus merveilleux ; l'année dernière, une américaine lui adressa une tabatière en or incrustée de diamants, avec, à l'intérieur, un chèque de dix mille livres sterling (250.000 fr.)

En 1897, le Souverain Pontife, reçut de plusieurs Associations catholiques américaines, une croix en or, ornée de 90 diamants sans un défaut, et dont la valeur a été estimée à 225.000 fr.

M. Mac Kinley est celui des chefs d'État dont les cadeaux sont les moins nombreux : l'année dernière, le principal était une vieille et lourde montre en or, dont le donateur n'était autre que.... la présidente.

L'ACTUALITÉ

Histoire des Cartes de Visite

Très simples, cette année-ci encore, nos cartes de visite : en gravure on est taille-douce et sur carton mat, de grain très menu et de moyenne taille. La lettre en belle anglaise, pas trop mince, — ou, mieux encore, en petits caractères majuscules formés de deux traits minces reliés par une bachure : l'adresse toujours à droite, l'indication des titres et professions aussi restreinte que possible et en tous petits caractères.

Donc, comme vous le voyez, simplicité et bon goût.

***

Malgré la vigoureuse campagne menée depuis quelques années contre l'usage d'échanger des cartes de visite à l'occasion du Nouvel An, malgré les réprimantions périodiques auxquelles donne lieu cette coutume avérée annuelle, les statistiques postales indiquent clairement que cette coutume n'est pas près de tomber en désuétude, et que les facteurs ordinaires et extraordinaires continueront, comme par le passé, à ployer sous le faix, pendant les quelques jours qui vont suivre.

D'ailleurs, quoiqu'on en pense, cette mode est encore assez récente, et date tout au plus des premières années du règne de Louis XV. Ni les mémoires de Mme de Sévigné, ni aucun des autres mémoires du grand siècle, pourtant si explicites sur les menus détails de la vie intime, ne font mention ni de carte de visite, ni de billet de visite manuscrit.

Quand d'aucuns éprouvèrent le besoin de laisser, sous forme de carton, une trace de leur passage chez leurs amis, ils commencèrent par se contenter de griffonner leur nom au revers d'une carte à jouer, mais les gens de qualité continuaient à charger leurs laquais d'aller porter leurs bons souhaits de Nouvel An. A l'occasion d'événements heureux ou extraordinaires, des registres étaient tenus par les suisses des hôtels — on n'avait pas encore inventé les concierges — on recevait les noms des personnages dont les laquais, les plus équipages avaient apporté les félicitations ou les condoléances.

***

Vers le milieu du XVIIIe siècle, la carte de visite apparaît simultanément en France, en Hollande, en Allemagne et en Italie. L'usage du « billet pour visiter » s'est brusquement généralisé. Il se glisse dans la serrure ou se dépose chez la « portière ».

Ces premières cartes se font en gravure, et le graveur se charge, en outre, de les faire remettre au domicile des personnes dont une liste lui a été remise en même temps que la commande.

Beaucoup de ces cartes sont signées de noms célèbres, et Boucher et Moreaux, entre autres, exécutèrent un grand nombre de ces vignettes, aujourd'hui très recherchées.

Au lieu de se simplifier par l'usage, la carte de visite s'enjolive, au contraire, des décorations les plus coûteuses et les plus compliquées. Fragonard, Chaffars, Eisen, Cochin, signent celles de la période suivante, qui se signale par la recherche d'allusions allégoriques se rapportant à la personne, aux titres, à la résidence et aux goûts du signataire.

Dès les premières années du Directoire, les cartes de visite, extrêmement rares sous la Terreur, réapparaissent très nombreuses. Leur décoration, en allemagne et en Italie. L'usage des tendances mythologiques et classiques de l'époque. L'Empire ne fait qu'accentuer cette tendance.

Il n'est pas rare de rencontrer dans les collections d'estampes, des cartons de cette période qui, sous prétexte de cartes de visite, reproduisent des paysages, des panoramas, des temples en ruines et aussi des "académies" du dernier galant. La Restauration continue le mouvement, mais la fin du règne coïncide avec le rapide déclin de la carte enluminée. Enfin, la typographie, apparue vers 1830 à la taille douce, vulgarise la carte de visite et la dépouille de ses inutiles fioritures. La carte de visite n'est plus qu'un petit carton de forme carrée, assez semblable aux bons-points qu'on distribue aux enfants dans nos écoles primaires. On ne cornait même plus sa carte pour signaler sa visite personnelle ; on en déchirait un des coins.

Vers 1845 apparaissent les premières cartes glacées, dites cartes porcelaines. Leur vogue ne fut pas longue, et il y a longtemps qu'elles sont discréditées.

On a essayé de lancer des cartes en bois, en liège et celluloïd ; cette tentative a également échoué. Les cartes avec photographie n'ont pas eu plus de succès. Enfin, la carte chromolithographique, de création récente, mais qui rappelle le billet enluminé, a été accaparée par la réclame commerciale.

Mais, tous comptes faits, la simplicité banale de notre mode actuelle vaut bien le luxe encombrant des mandarins de Pékin, qui, au siècle dernier, échangeaient des cartes grandes comme la toile de fond d'un théâtre, et que dix hommes portaient précieusement à travers les rues, soigneusement enroulées autour d'un immense bâton.

TANDEM

Par XANROF

Sa femme monte en croupe et pédale avec lui...

Fen BOILEAU

Le mari, assis sur la première selle du tandem, dévore le long ruban de la route d'un jurret nerveux. Gaîtes reçoit de la peau d'un jeune dévore un ruban ! Ferme ses usines, ô Epinal !) Derrière lui sa femme monte de dos d'ânaïnes rondeurs, et de face une figure renfrognée. Sa jambe fine suit le mouvement imprimé par le mari avec une moiteuse voulue.

Le Mari, *soufflant*. — Ouf, nous voilà en haut de la côte ! On peut ralentir un peu....

La Femme. — (*Silence*).

Le Mari. — Tu ne pas fatiguée ?

La Femme, *sèchement*. — Non !

Le Mari, *ironique, entre ses dents*. — Ça serait étonnant ; de la façon dont tu pédales :

La femme ne répond rien, mais n'en pense pas plus

Le Mari, *cherchant à amorcer la conversation*. — Il en fait un temps !

La Femme. — Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ?

Le mari hausse légèrement les épaules à cette remarque, pourtant logique, et se met à fredonner,

Mon mari pédal' devant
C'est lui qui coup' le vent...

La Femme, *interrompant*. — Tu sais que je n'ai pas mon caoutchouc !

Le Mari, *étonné*. — En bien ?

La Femme. — Eh bien, je n'aime pas que tu chantes quand je n'ai pas mon caoutchouc.

Le Mari, *grommelant*. — C'est fin comme une soupe !

Il tire une cigarette et l'allume avec une gymnastique très compliquée,

La Femme. — Ah non ! tu sais, je ne veux pas respirer la fumée...

Le Mari, *rageant et jetant sa cigarette*. — C'est bon ! c'est bon !

La Femme. — Non, ce n'est pas bon ; c'est même parce que c'est mauvais que je n'aime pas ça.

Le Mari, *se retournant à demi*. — Oh ! mais qu'est-ce que tu as à la fin ?...

La Femme. — Je n'ai rien !

Le Mari. — Alors pourquoi fais-tu la tête ?

La Femme. — Comment vois-tu si je fais la tête ?

Le Mari. — Je ne te vois pas ! Je te sens...

La Femme. — Ah ! ne sois pas grossier !

Le Mari, *étonné*. — Je suis grossier, maintenant ?

La Femme. — Oh ! maintenant... et toujours !

Le Mari. — Ah ça, tu crois que c'est drôle une promenade comme ça avec toi ?

La Femme. — *ironique*. — Avec moi ? — Peut-être qu'avec une autre, cela te plairait mieux...

Le Mari. — Une scène ? y avait longtemps...

La Femme. — Avec ça que je ne sens pas que tu ne m'aimes plus !

Le Mari. — Parce je ne suis pas tout le temps à tes genoux ?

La Femme. — Qui est-ce qui te parle des mes genoux ?

Le Mari. — Je fais tout ce que je peux pour t'être a... (*il passe sur un caillou*)... grébile !

La Femme, *ironique*. — A... (*caillou*)... grébile ! D'abord je te prie de ne pas me faire passer sur des pavés ! tu sais bien que cela me fait mal !

Le Mari. — Dis tout de suite que je le fais exprès !

La Femme. — Dame, c'est toi qui dirigeas... (*Cherchant une nouvelle rosserie*) : Naturellement ! tu as choisi la meilleure place : celle du devant, d'où on voit tout...

Le Mari, *protestant*. — Allons, bon ! Je se laisse derrière pour que tu n'aies pas le vent... que tu ne t'enrhumes pas...

La Femme. — Ça n'est pas sur la machine qu'on attrape du mal... c'est quand on en descend...

Le Mari, *agacé*. — Mais, aspirati, tu n'as qu'à ne pas monter, si tu es si fragile que ça...

La Femme, *pincée*. — Ah ! très bien !... Et qui est-ce qui me remplacera pour faire du tandem ?

Le Mari, *du fond du cœur*. — Ah ! là ! là ! j'en ai soupé du tandem ! je l'échangerai contre une bicyclette !

La Femme. — C'est ça ! pour que je ne puisse plus monter jamais ? pour être débarrassé de moi une fois pour toutes, hein ?

Le Mari. — Mais non... tu aurais ta bicyclette aussi... pour quand tu voudrais m'accompagner.

La Femme. — Une bicyclette ? Afin que je m'éreinte tout à fait !... Ce sera complet !... Ça m'amuse déjà tant, de me balader là-dessus !

Le Mari, *indigné, tâche les mains pour lever les bras au ciel, mais il est vivement ramené à la raison par une brusque déviation de la machine*. — Non, ça, par exemple !!! C'est toi qui m'as forcé à supprimer le moteur, à acheter le tandem, à tout, à tout !

La Femme. — Atout ! atout !... tu vas nous en faire ramasser un si tu continues !

Le Mari. — Et maintenant tu viens me dire que ça ne t'amuse plus !...

La Femme, *ironique*. — M'en parle pas ! quand je suis là-dessus, je me sens folle de joie, comme une saucisse sur un gril !

Le Mari, *exaspéré*. — Mais qu'est-ce que tu veux faire ?

La Femme, *inquiète*. — Qu'est-ce que tu veux faire ?

Le Mari, *faisant virer la machine*. — On rentre ! moi aussi, j'en ai soupé de la promenade, dans ces conditions-là

La Femme, *se raidissant sur les pédales pour arrêter la machine*. — Mais je ne veux pas rentrer, tu m'...

Courte lutte. La machine, tiraillée, barre la route si malheureusement, qu'un autre tandem qui suivait vient heurter brusquement son milieu.

Choc terrible ; chute générale ; cris de frayeur ; jambes en l'air. Effondrement.

Enfin on se relève, on examine le désastre : personne n'est blessé ; mais, tandis que le tandem abordeur n'a rien, celui des époux s'est, dans la violence du choc, brisé en deux, tout net.

La Femme, *se relevant étourdie et tremblante encore de fureur et de trac*. — Tu voulais me faire tuer ? Avoue-le donc, que tu voulais me faire tuer !

Le Mari. — *Haussant les épaules*. — Allons ! quoi, prends une roue, au lieu de dire des bêtises... Nous avons dix-sept kilomètres à pied, pour trouver une gare...

La Femme, *épouvantée*. — Dix-sept kilomètres à pied ! Comment, le tandem ...?

Le Mari, *lui montrant la machine en deux morceaux*. — Voilà !

La Femme, *stupéfaite*. — Ah ! Il avait pourtant l'air solide !

Le Mari, *perdu dans une lointaine rêverie et regardant son alliance d'un air étrange*. — Oh ! un tandem, ça a beau être solide... Il arrive un jour où ça casse !

XANROF.

L'INVISIBLE

(SOUVENIR)

par P. et V. MARGUERITTE

On fêtait sainte Catherine au couvent des Dames de la Résurrection.

Le grand parloir, si froid d'ordinaire, si nu avec ses chaises et ses fauteuils collés au mur, ses gravures de piété, son parquet glissant et son tableau d'honneur, offrait ce soir-là, sous la clarté blanche des globes, un riant spectacle de kermesse.

Les parents qui arrivaient en retard avaient peine à se frayer un passage dans la foule des invités. On voyait un gros monsieur à fourrure, un brave papa, s'arrêter en souriant, d'un air d'impuissance comique. Une vieille dame austère ouvrait des yeux étonnés, assurdie par le caquètement de volière ou, dans la brouhaha confus des conversations, s'égrenaient des rires fûtés, chuchotaient des offres de petites vendeuses.

— Un bouquet de violettes, vingt sous !

Les élèves, les unes dans leur uniforme noir relevé d'un ruban rouge, les autres en robes roses ou bleues, cheveux frisés, les anciennes élèves, grandes jeunes filles élégantes, heureuses de se retrouver dans l'atmosphère du couvent, se tenaient, fièrement, à des comptoirs de vente où s'amoncelaient les chapelets, les missels, les fleurs, les articles de Paris, les sucreries et les gâteaux. Chacune de ces tables, entourées d'acheteurs, était un petit foyer de chaleur et de gaieté ; c'était plaisir que de voir la dignité des grandes, le feu rire